I Il était une voix...

« Marie-douceur aime bien chanter des ballades (...) »

Marie-colère adore les éclats de voix »

« Marie-douceur, Marie-colère »

« Voix de verre en transparence teintée de vie, où les griffes du cœur précèdent des doigts fuseaux Marie chante... aux rives du soleil qu'elle est la seule à savoir si bien s'enfermer dans la gorge »¹

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre (...). Dieu dit : que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers... et c'est ainsi qu'il créa Laforêt. Il s'échappait de cette exotique Brocéliande une Morgane envoûtante qui devait, par la beauté de sa voix, charmer tous les Ulysse de la terre, et cela pendant des siècles et des siècles...

Marie Laforêt, c'est avant tout une voix.

Une voix dont on ne peut contester l'extrême particularité.

Une voix porteuse de sortilèges, parfois étrange, enjouée, sensuelle ou naïve.

Une voix aux registres multiples qui lui permettent de taguer sur le mur du son des paysages aux couleurs chamarrées.

Marie doit son immense personnalité vocale au fait de n'avoir jamais appris à chanter, l'essence de ses sens vibre au travers de sa gorge.

Jean Monteaux ne s'y trompe pas, déclarant : « Tout est construit autour de la voix (comme le village autour des cloches). Tout - la silhouette d'algue, le visage émacié, la jumelle chute blonde d'une chevelure qui fut brune et le redeviendra peut-être - tout, et même le regard dont il est impossible de déterminer s'il fascine ou s'il est fasciné, est régi par cette voix. (Et tout a fait à cette voix serment d'allégeance) (...) »².

On a tout dit et redit sur cette voix. Ne retenons alors que l'essentiel : « (...) ce chant qui a quelque chose d'oriental, triste, traînant et monotone, est comme une prière, une imploration, un gémissement modulé (...) »³ ; « (...) Sa voix, comme elle, est souvent ravissante avec son ample tessiture à la musicalité diverse (...) »⁴ ; (...) « La fascination qu'elle exerce sur un public immense part (...) Evidemment, de la beauté de sa voix aussi. De l'unité entre ce chant de l'enfance et les accents qu'elle trouve pour l'exprimer. Accents d'une singulière intensité et d'une rare perfection : un registre qui va de l'aigu au grave avec liberté ; une limpidité, une transparence de cristal (...) »⁵ ; « (...) Reste cette voix qui a fait son succès, son originalité. Douceurs acidulées qui se confondent avec les aigus de la flûte, éclats rauques de pleureuses arabes, graves aux sursauts de chanteuse tzigane (...) »⁶ ; « (...) et surtout la grâce de cette voix, alanguie, enflammée, amoureuse ou amusée, voix de lisse velours et de violon blessé (...) »⁷ ; « (...) on continuera (...) d'aller à la rencontre de cette femme (...) à la voix cristalline, fluide, cuivrée, capable de vertigineuses envolées et de graves chaleureux (...) »⁸.

Cette juxtaposition d'images et d'adjectifs justes et élogieux, nous conduit à projeter un regard plus précis sur la voix de Marie.

Il est en premier lieu fondamental de signaler que son chant, aux inflexions pleines de finesse et de fluidité, au registre tellement étendu que ses extrêmes approchent la haute-contre et la basse, est fondé sur un triptyque vocal composé d'un registre aigu, mezzo et grave.

¹Texte figurant au dos du 45t Festival FX 1582 M, (1969)

²Programme du Théâtre de La Ville, 1971/72

³L'Aurore, 4 juin 1971

⁴Le Figaro, 21 décembre 1971

⁵La France Catholique, 24 décembre 1971

⁶Les Lettres Françaises, 22 décembre 1971

⁷Télérama, N°2286, 3 novembre 1993, p. 71

⁸Chorus, N°11, Printemps 1995, p. 61

Le soprano

Lorsque Marie utilise sa voix de soprano, elle crée la plupart du temps une ambiance pure, enfantine et gorgée d'innocence. Ses interprétations de « Lily Marlène » (1971), ou des chansons traditionnelles françaises qu'elle devait fredonner durant sa prime jeunesse, comme « V'là l'bon vent » (1963) - qui acquiert une dimension pathétique lorsque Marie confie que le « canard blanc » tué par « le fils du roi » symbolise pour elle une pureté d'enfance violée -, du « Roi a fait battre tambour » (1963)... ou « L'air que tu jouais pour moi » (1968) sont empreintes d'un lamento enfantin lié à un sentiment d'abandon. Dans cette dernière chanson, adaptée par Marie, où la pluie endeuille les amours perdues, la voix dessine le paysage chagrin d'une petite fille désespérée :

*« Jardin mouillé sous la pluie
Chrysanthèmes et lilas gris
Tes yeux dans mes yeux se noient
Sur l'air que tu jouais pour moi (...)
On avait dit que l'on s'aimerait toujours(...)*

*Mais la pluie et l'oubli sont tombés sur nos joies
Et sais-tu l'air que tu jouais pour moi (...) »*

Ses méditations sur la mort sont bercées par la douceur d'une mélancolie qui se plonge dans une enfance défleurie. Comme si, pour se consoler, Marie exorcisait sa douleur en jouant de sa voix comme d'une flûte qui attrouperait ses forces enfantines, comme un berger rameute son troupeau, pour chasser les démons funestes. On retrouve ces fantômes automnaux ou morbides dans « L'automne rêve aux lilas » (1971)... ou dans « C'est fini » (1974),

- sublime chanson sur le suicide aux accents barbaresques :

*« L'automne rêve aux lilas
L'automne vient, l'automne va (...)
L'automne c'est un peu moi (...) » ;*

*« (...) Demain, il fera nuit
Mon amour de cristal
Va se briser sans bruit
Et deux ou trois pétales
D'une églantine noire
Couvriront le scandale
De mes derniers déboires (...) »*